IDÉE ſur l'Ouvrage qui a pour titre THÉORIE DES SENTIMENS MORAUX, *Traduction nouvelle de l'Anglois de M. Smith, ancien Profeſſeur de Philoſophie à Glaſcow, avec une Table raiſonnée des matieres contenues dans l'Ouvrage, par M. l'Abbé* BLAVET, *Bibliothécaire de S. A. S. M. le Prince de Conti, 2 vol. in-12. 3 liv. broché.*

A Paris, chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

J'ENTENDIS l'autre jour un homme qui parloit de ce Livre avec beaucoup d'éloges, & à ce qu'il me parut très pertinemment. Comme je ſuis plus intéreſſé qu'un autre à ce que le Public en prenne une idée avantageuſe, je priai cet honnête-homme de vouloir bien me donner par écrit ce que j'avois entendu de ſa bouche, afin de le répandre par la voie de l'impreſſion. Il montra d'abord aſſez de répugnance parce qu'il n'entroit pas dans mes motifs; mais lui ayant repréſenté que s'il n'étoit pas touché de mon intérêt il devoit l'être de celui du Public, auquel il rendroit ſervice, il a conſenti à faire ce que je lui demandois & voici ce qu'on m'a remis de ſa part.

Mon ami M. N. me diſoit de la *Théorie des Sentimens Moraux*: c'eſt dommage que ce bon Livre ſoit ſi abſtrait; il demande une application que nous ne pourrons pas ou que nous ne voudrons pas lui donner. Cette profondeur d'obſervations & de raiſonnemens eſt bonne pour des penſeurs comme les Anglois; mais quand il auroit été réimprimé dix fois en Angleterre, dès qu'il faut s'en faire une étude, ſoyez ſûr qu'il ne prendra point parmi nous. Et pourquoi pas? répondis-je, n'en diſoit-on pas autant de Locke dans le tems où l'Eſſai ſur l'Entendement humain parut en François? La Traduction a cependant trouvé une multitude de Lecteurs qui en ont épuiſé différentes éditions. Si nous ne pouvons conteſter aux Anglois la gloire d'être nos maîtres dans plus d'une matiere importante, ne nous faiſons pas l'affront d'imaginer que leurs découvertes paſſent notre portée, & qu'il n'y a pas même aſſez de plomb dans nos têtes pour profiter de leurs lumieres.

Suppoſé que l'Ouvrage de M. Smith, ſoit dans ſon genre ce que l'Eſſai ſur l'Entendement humain eſt dans le ſien, il ne ſera ni moins lu, ni moins eſtimé. A mérite égal, il aura même la préférence, parce que le ſujet qu'il traite nous touche de plus près. Or, à mon avis, cette théorie de M. Smith eſt l'hiſtoire naturelle du cœur humain la plus philoſophique, la plus complette & la mieux faite qui exiſte, & les titres *de l'Art de ſe connoître & de la Connoiſſance de ſoi-même*, lui conviendroient infiniment mieux qu'aux Livres qui les portent. Les reſſorts dont le jeu produit nos jugemens & nos ſentimens moraux, nos paſſions, nos vices & nos vertus y ſont developpés avec une ſagacité non moins admirable que celle qu'il a fallu pour découvrir l'origine de nos idées, analyſer les opérations de l'eſprit, le ſuivre dans ſa marche & indiquer nettement les routes qui mènent à la vérité & à l'erreur.

Pour moi j'avoue qu'il m'a plus intéreſſé que Locke. Dès la lecture du premier Chapitre, j'ai vu avec une joie mêlée de ſurpriſe l'explication ſimple & naturelle de divers phénomènes qui ſont perpétuellement ſous nos yeux & dont j'ignorois la cauſe.

Tels ſont ceux de la commiſération non-ſeulement pour ceux qui ſouffrent, mais encore pour ceux qui ſont incapables de ſouffrir; la confuſion dans laquelle nous tombons lorſque nous rougiſſons de la conduite d'un autre qui n'a pas le moindre ſentiment de honte; l'extrême compaſſion que nous avons pour l'état de ceux qui perdent la raiſon ou la vie, & la terreur que la mort nous inſpire. Un homme qui ne regarde pas ſa propre nature comme une choſe qui lui eſt abſolument étrangere, peut-il apprendre avec indifférence que ces effets dérivent de la puiſſance de l'imagination & qu'ils ne ſont la plupart que des illuſions ſalutaires, une eſpece de Féerie néceſſaire produite à tout moment par cette grande Magicienne qui nous tranſporte continuellement dans des régions & des ſituations où tout ce qui nous affecte eſt ſon ouvrage & n'a de réel que nos propres idées & nos propres ſenſations, qu'elle prête aux autres ou qu'elle nous prête à nous-même, lorſqu'elle nous place dans l'avenir? je fus frappé de la vérité & de la fécondité de ce principe démontré par une raiſon évidente, ſavoir que n'ayant pas l'expérience immédiate de ce que ſentent les autres hommes, nous ne pouvons nous en former une idée qu'en imaginant ce que nous ſentirions à leur place; qu'on ne perde pas de vue ce changement imaginaire de ſituation qui produit ce que l'Auteur appelle à bon droit ſympathie, c'eſt-à-dire l'intérêt, la part que nous prenons aux affections des autres quelles qu'elles ſoient, on aura la principale clef du ſyſtême du Philoſophe Anglois, &, j'oſe le dire, du ſyſtême du cœur humain.

J'appris avec le même plaiſir pourquoi nous ſommes plus jaloux de communiquer à nos amis les paſſions qui nous tourmentent que celles qui nous ſont agréables; pourquoi nous leur pardonnons d'être peu ſenſibles à nos joies & non d'être inſenſibles à nos peines; comment n'ayant d'autre règle pour juger des affections des autres que nos propres affections correſpondantes, il étoit de toute néceſſité qu'il y eût une certaine harmonie, un certain accord entre les paſſions des individus pour qu'ils puſſent vivre enſemble; comment la nature établit cet accord en rapprochant celui qui ſouffre ou que le reſſentiment agite violemment de celui qui ne ſouffre pas ou qui eſt de ſang froid, par le double effort qu'ils font tous les deux pour ſe mettre en imagination à la place l'un de l'autre; le bien que fait en conſéquence à la perſonne irritée ou déſolée la préſence de ſes amis, & encore plus celle d'inconnus devant leſquels il ſe contraint davantage, & par là réprime & affoiblit d'autant ſa paſſion; d'où j'ai conclu avec l'Auteur, que la ſociété eſt le plus grand remède contre le chagrin & le meilleur préſervatif contre l'inégalité d'humeur beaucoup plus commune parmi les gens retirés & ſpéculatifs que parmi les gens du monde; & d'ailleurs ſi contraire au contentement & à la jouiſſance de ſoi-même qu'on croit trouver dans l'étude & la retraite.

Avec quelle ſatisfaction n'ai-je pas vu ſortir enſuite de ce double effort, comme de leur véritable ſource, les vertus douces & aimables de l'humanité & les vertus impoſantes & reſpectables de l'empire ſur ſoi-même; les premieres venant tout naturellement de ce que fait le ſpectateur pour entrer dans les ſentimens du principal intéreſſé, & les autres de ce que fait celui-ci pour calmer ſes émotions & les modérer au point où le ſpectateur peut y entrer?

Tout le monde ſait que quand on a dîné l'on fait ôter le couvert; mais combien de gens ne ſavent pas que le A

dégo[illegible] toutes les autres jouiſſances corporelles, & que nous traiterions les objets de nos deſirs les plus ardens, comme celui de la table, ſi nous n'y tenions par d'autres liens que ceux des appétits & des beſoins du corps. On en ſait encore moins la raiſon, & on ne ſe doute pas que ce ſoit la même qui fait 1. que nous plaignons ſi peu des maux très-douloureux, tels que la goutte, une rage de tête, ou de dents, quoique nous plaignions beaucoup une maladie qui n'eſt pas ſouffrante mais dangereuſe; 2. que le malheur de perdre une jambe, quoique plus réel que celui de perdre une maitreſſe ne pourroit fournir qu'un Drame ridicule à qui voudroit en faire une Tragédie; 3. qu'on eſt encore ſenſible à une bonne Tragédie après en avoir lu ou vu jouer plus de cinq cents, tandis qu'il ſuffit d'avoir été préſent à une douzaine de diſſections & d'amputations pour voir enſuite avec indifférence toutes les opérations de cette eſpèce; 4. que l'amour par lui-même eſt inſipide ou ridicule pour tout autre que les Amans, mais qu'il nous intéreſſe, comme ſituation donnant lieu à d'autres paſſions dérivées de l'imagination, qui nous remuent d'autant plus vivement qu'elles en deviennent plus véhémentes & plus furieuſes, que plus il eſt dangereux, plus il nous attache; témoin celui de Phèdre qui nous enchante dans Racine, malgré tout ce qu'il a d'inſenſé & de criminel, &c. &c. Et quelle eſt la raiſon de tous ces faits? C'eſt que nous avons beaucoup moins de ſympathie avec les paſſions qui tirent leur origine du corps, qu'avec celles qui la tirent de l'imagination; & la raiſon ultérieure de cette différence eſt que le tiſſu de notre corps ne ſe dérange gueres par les altérations qui arrivent dans celui d'un autre, au lieu que notre imagination plus ſouple & plus mobile ſe plie & ſe prête bien davantage & ſe moule, pour ainſi dire, ſur l'imagination des autres. Trouve-t-on donc quelque choſe d'obſcur & de myſtérieux dans cette curieuſe explication, dont la connoiſſance nous eût peut-être épargné d'inutiles déclamations ſur l'inconſéquence des larmes que nous répandons au Théâtre, pour des malheurs feints, comparées avec notre peu de ſenſibilité pour les ſouffrances réelles d'un miſérable couvert de plaies que nous rencontrons au ſortir du Spectacle & qui réclame notre pitié.

Eſt-il encore beſoin d'avoir une forte tête pour concevoir que nous approuvons difficilement les paſſions mal-faiſantes, parce que l'intérêt que nous prenons à celui qui les ſent, eſt détruit par l'intérêt ſupérieur & oppoſé que nous prenons à celui qui en eſt l'objet; que le premier de ces intérêts étant au contraire fortifié par le ſecond dans les paſſions ſociales & bienfaiſantes, notre ſympathie avec elles doit être fort grande, & l'eſt véritablement au point qu'elles s'attirent plutôt notre indulgence que notre averſion quand elles ſont portées à l'excès; que les paſſions qui ne regardent que nous-même, & qui ſont formées par la joie ou le chagrin de notre bonne ou mauvaiſe fortune ſont comme moyennes entre les deux autres eſpeces, parce que n'ayant point pour elles cette double ſympathie qui parle en faveur des paſſions ſociales, ni contre elles cette ſympathie oppoſée qui nous ſoulève contre les paſſions mal-faiſantes, elles ne doivent être ni ſi aimables que les premieres, ni ſi odieuſes que les autres?

Il n'y a ſûrement pas plus d'embarras à entendre, pourquoi toutes les fois que l'envie ne nous reſſerre pas le cœur, notre ſympathie avec la joie eſt plus franche & plus complette qu'avec le chagrin. Car poſé que l'intervalle entre la condition naturelle & ordinaire des hommes, & le faîte de la proſpérité ne ſoit qu'une bagatelle en comparaiſon de la diſtance prodigieuſe entre cette même condition & le dernier abîme de la miſere, il eſt clair que l'adverſité rabaiſſe beaucoup plus l'homme qui ſouffre au-deſſous de ſon état naturel, que la proſpérité ne peut l'élever au-deſſus; que partant il eſt bien plus difficile au ſpectateur de ſympathiſer pleinement avec le chagrin qu'avec la joie, puiſque pour le faire il faut qu'il ſorte bien davantage de ſon état naturel & ordinaire; enfin qu'il eſt donc plus aiſé d'obtenir notre ſympathie & notre approbation dans la proſpérité que dans l'adverſité.

Mais quand il en coûteroit une attention ſérieuſe & ſoutenue pour ſuivre l'Auteur juſques-là, ne ſe trouveroit-on pas déja amplement dédommagé par la grandeur & la beauté des conſéquences qu'il tire de ſa doctrine dans les derniers Chapitres de la premiere Partie? C'eſt à ce moment que le lecteur commence à découvrir, pour ainſi dire, un monde tout nouveau pour lui, parce qu'il n'avoit jamais connu le monde ſous cet aſpect. Il trouve dans la difficulté de nous pénétrer des afflictions d'autrui la ſolution de la fameuſe queſtion: d'où vient qu'on rit ſi ſouvent au Théâtre, & que l'on a honte d'y pleurer. (*Voyez* La Bruyere Tom. I. p. 160, édit. de 1740.) Ce qui doit être néceſſairement dès que nous ſentons que les émotions agréables ſe communiquent plus aiſément que les émotions pénibles. Il voit naître de la même ſource la conſtance & l'héroïſme dans l'infortune, & l'extrême admiration que nous avons pour les ames fortes & magnanimes; il voit diſtinctement ce qui ſe paſſoit dans l'ame de Caton prêt à ſe donner la mort, dans celle de Socrate, tranquille & riant après avoir avalé la ciguë, & dans celle des amis éplorés qui environnoient cet homme divin *.

Il voit dans la diſpoſition des hommes à ſympathiſer avec la joie quelle eſt l'origine de l'ambition & de la diſtinction des rangs, de l'oſtentation des richeſſes, de la ſoumiſſion envers nos ſupérieurs, plus ſouvent fondée ſur l'idée de bonheur que notre imagination attache à leur condition que ſur toute autre conſidération; pourquoi les malheurs des Rois & des Amans ſont les ſeuls qui donnent des ſujets à la Tragédie, & pourquoi le ſang innocent verſé en Angleterre dans

---

* Qu'on liſe ce morceau, pag. 107 & ſuiv. où l'Auteur peint d'après nature ce qu'il y a de plus noble, de plus ſublime & de plus tendre dans les mouvemens du cœur humain dont ſon Livre en général n'eſt qu'une peinture fidèle, & qu'on juge en quel ſens on a pu dire que M. Smith raiſonne & ne peint point. C'eſt la déciſion de l'Auteur qui a rendu compte de cet Ouvrage dans le Mercure. Il eſt vrai que M. Smith n'employe pas des figures oratoires ou poëtiques; mais il paroît d'un autre côté qu'un Obſervateur Philoſophe ne doit pas peindre comme un Poëte ou un Orateur.

Le Mercure a fait une autre faute en donnant la compaſſion pour le principe qui, ſelon M Smith, nous fait juger les actions convenables. Ce principe eſt manifeſtement celui qui nous fait prendre part non-ſeulement à l'affliction des autres, mais à leurs paſſions quelconques. C'eſt la ſympathie dont la compaſſion n'eſt qu'une branche. Quand on eſt obligé de parler de tant de choſes différentes & de donner tous les mois un Volume au Public, il n'eſt pas étonnant qu'on faſſe des fautes; mais l'honnêteté ſouffre de voir que des Ecrivains périodiques ſoient juſtement ceux qui ſe les pardonnent le moins, & qu'ils mettent tout leur eſprit à s'immoler réciproquement, comme des victimes à ce penchant malin dont parle Smith, pag. 93, qui non-ſeulement étouffe toute ſympathie avec les petits chagrins, mais qui porte les hommes à s'en divertir. En réfléchiſſant ſur ce penchant ſi commun, on ſeroit tenté de croire que la nature a voulu compenſer la peine que nous donne le ſpectacle des grandes afflictions par la joie maligne que nous cauſent les petites humiliations de nos ſemblables.

les guerres civiles excite moins d'indignation que la mort de Charles I; comment la facilité [...] l'attention publique devient par le fait une diſpenſe pour eux d'acquérir les talens & les vertus dont les autres ont [...] pour ſe diſtinguer; quel eſt l'unique moyen de ſe garantir de l'ambition qui rend les Grands ſi miſérables dans leur chute, & qui ne déſempare jamais du cœur de l'homme quand une fois elle en a pris poſſeſſion; enfin quelle eſt l'empire de la paſſion qui nous pouſſe à rechercher la ſympathie des autres, puiſqu'elle eſt cauſe de tout le bruit, de toutes les injuſtices & des rapines que l'ambition & l'avarice font dans le monde, & puiſqu'il n'y a point d'homme qui dédaigne le rang, la diſtinction, la prééminence, à moins qu'il ne croupiſſe dans la plus ſtupide inſenſibilité, ou qu'il ne ſoit tellement affermi dans la ſageſſe qu'il ſe contente de mériter l'approbation ſans être déconcerté de ne pas l'obtenir.

Ces dernieres obſervations conduiſoient naturellement M. Smith à parler de la Philoſophie Stoïcienne. Car ſi l'approbation des autres eſt le grand objet de nos deſirs, & que la ſuprême félicité à laquelle nous pouvons prétendre ici bas ſoit de nous en rendre dignes, les Stoïciens n'ont donc pas avancé un paradoxe ridicule en diſant que toutes les conditions ſont égales pour le ſage, puiſqu'il n'eſt point de condition où le ſage ne puiſſe la mériter. Si elle eſt plus difficile à obtenir dans l'adverſité, elle n'en eſt que plus flatteuſe & plus piquante: » Pourquoi aimerois-je mieux être Caton déchirant ſes entrailles que Céſar triomphant? dit le plus éloquent des modernes«. (Rouſſeau de Genève.) Ceux qui reprochent aux Stoïciens de tendre à une perfection chimérique ne penſent pas que les petites diſgraces ſont ſouvent plus difficiles à ſupporter que les plus terribles malheurs. Ceux-ci peuvent nous valoir une ſympathie, une admiration qui aident puiſſamment à les ſoutenir & qui ſont capables de nous rendre ſupérieurs à la douleur, à la pauvreté, aux dangers & à la mort. L'idée que nous mériterons ces glorieux ſentimens par une grandeur d'ame extraordinaire prend la place de toute autre idée. Dans l'enthouſiaſme qu'elle nous inſpire nous oublions tout ce que notre poſition a de fâcheux & de cruel, & cet état de l'ame eſt ſans doute l'apogée du bonheur humain. Demandons-le plutôt à cet homme ſingulier dont l'eſprit & les malheurs combinés avec des circonſtances favorables ont fait une ſi grande ſenſation, & dont l'ame pleine de feu & d'énergie ne s'eſt point fardée dans ſes Mémoires. Il aſſure (Mém. contre M. de la Blache.) qu'il y avoit mille lieues de ſon état à l'infortune, & je le crois.

Je me ſuis donné le plaiſir de rapporter les vives expreſſions dont il ſe ſert pour peindre cet état avec ce que j'avois lu dans M. Smith.

» J'admire en écrivant, dit-il, avec quelle facilité l'eſprit humain ſe donne le change à lui-même & parvient à » calculer, à combiner paiſiblement les divers rapports d'un objet dont le ſeul aſpect dépouillé de ce preſtige eſt capa- » ble de l'indigner & de le mettre en fureur«. Et quel eſt ce preſtige, ſinon le changement imaginaire de ſituation qui nous met à la place de ceux qui jugeront de nous? En regardant ſa propre ſituation de ce point de vue impartial & déſintéreſſé, *il oublioit que c'étoit lui qu'il défendoit, &, cette abſtraction une fois obtenue, ſupérieur à l'humiliation de ſon état, il ne voyoit plus en lui que le défenſeur d'un homme outragé.* » Je me ſauve de moi-même, dit-il ailleurs, pour » m'occuper de ceux qui peuvent m'eſtimer & me plaindre.... dès-lors je ſuis comme Soſie. Ce n'eſt plus le moi ſouf- » frant & malheureux qui prend la plume, c'eſt le moi courageux, ardent à réparer les pertes que le malheur m'a cau- » ſées dans l'opinion de mes concitoyens, qui brûle d'intéreſſer les ames ſenſible, &c«. C'eſt, en effet, le moi qui par une fiction de l'imagination repréſente en général ou d'une maniere abſtraite un homme neutre, équitable & qui ne conſulte que le droit & la juſtice. Car il eſt évident, comme l'obſerve M. Smith (Tome II. pag. 13.) que toutes les fois qu'un homme juge de la conduite qu'il a tenue ou qu'il doit tenir pour être approuvé, il ſe partage, pour ainſi dire, en deux perſonnes, & que le moi qui examine & qui juge fait un autre rôle que le moi dont la conduite eſt examinée & jugée.

» Toute mon exiſtence, ajoute M. de Beaumarchais, eſt alors dans ma penſée, & la plus noble faculté de l'homme » ſe déploie & s'exerce librement «. L'homme vivement offenſé qui commande à la fougue & à l'impétuoſité de ſon reſſentiment, ſemble, en effet, ſe dépouiller de ce qu'il a de terreſtre & s'élever au-deſſus de l'humanité: en prenant donc de ſa propre magnanimité l'idée qu'il ſait que les autres en prendront, les reſſources qu'il trouve en lui-même l'étonnent & le raviſſent; il triomphe de ſentir qu'au milieu d'une furieuſe tempête, il conſerve intérieurement le calme & la tranquillité néceſſaires pour penſer librement & ne rien faire qui ne l'honore bien loin de le dégrader. Il jouit donc alors d'un plaiſir ſublime & ineffable qui le dédommage de tout ce qu'il a ſouffert & dont n'approchent pas les plaiſirs qu'on peut goûter dans le ſein de la plus grande proſpérité.

Mais quelque grande que ſoit la ſatisfaction que procure à un homme réfléchiſſant ou écrivant dans ſon Cabinet la ſuppoſition ou la perſpective de l'approbation & de l'applaudiſſement des gens équitables, s'il y a plus de mérite & de ſolidité à tirer ſon contentement de cette ſuppoſition ſans le faire dépendre de la réalité, il y a d'un autre côté moins de joie ſenſible, moins de tranſport que dans la jouiſſance d'une ſympathie effective & complette, telle qu'on la trouve » dans les momens ſuprêmes où l'ame étonnée de ſon activité ſe fond, s'abîme & ſe perd dans une autre ame: « Ainſi qu'après avoir attribué à la faculté de penſer le rare avantage de ſe poſſéder & d'écrire tranquillement dans les circonſtances les plus propres à enflammer la colere & à toubler l'eſprit, on attribue enſuite à la faculté de ſentir le plaiſir infini que la ſympathie fait éprouver dans les chagrins les plus cuiſants, on trouvera naturellement dans cette ſeconde faculté quelque choſe de plus merveilleux encore & de plus inconcevable que dans la premiere, & c'eſt ce qui eſt arrivé à M. de B.....

Ce n'eſt pas tout, le charme de cette ſympathie doit être d'autant plus puiſſant qu'on la deſire avec plus d'ardeur & qu'on fait plus de cas de la perſonne en qui elle ſe rencontre, de maniere que celle d'un ſeul homme qui ſeroit lui-même l'objet de la ſympathie & de l'admiration générale nous flatteroit infiniment plus que celle d'un grand nombre, quand même elle ne ſeroit pas ſi entiere & ſi parfaite. Celui qui auroit goûté ce rare bonheur pourroit donc s'exprimer comme ayant été au comble de la joie humaine; il pourroit dire ſans exagération: » qu'une heure de franche & vraie » ſenſibilité répare & paie au centuple des années de ſouffrance «. Il pourroit s'écrier au milieu des traits dont la fortune voudroit l'accabler: » O mon pere, ô mon Dieu! avec quelle profuſion ta main bienfaiſante verſe le bonheur ſur » tes enfans «!

Voilà donc la Philoſophie des Stoïciens juſtifiée dans le point le plus difficile par l'expérience d'un homme qui ne ſe

... en même-tems un exemple de l'application qu'on peut faire de la théorie de M. ... que je voulois vous prouver, c'est d'une part que cet Ouvrage est très-curieux & très-intéressant, & de l'au- ... il n'est pas si métaphysique & si abstrait qu'on le pense. Or, le détail où je viens d'entrer sur la premiere Partie remplit mon objet, puisque ceux qui ont lu le Livre conviennent que les autres parties sont plus belles & qu'on les entend plus aisément.

Le Traducteur auroit vraisemblablement prevenu la répugnance que diverses personnes témoignent à entreprendre une lecture qu'elles regardent comme un *casse-tête*, s'il eût averti dans sa préface ou dans une note que le but général de l'ouvrage est de montrer quels sont les principes qui produisent nos sentimens moraux, c'est-à-dire, qui nous portent à louer ou à blâmer, à récompenser ou à punir les actions morales; que les deux premieres Parties expliquent à fonds le premier & le plus considérable de ces principes, qui est la sympathie; que les affections devant être envisagées par rapport à la cause qui les excite & par rapport à la fin qu'elles se proposent ou à l'effet qu'elles tendent à produire, l'Auteur y distingue avec raison deux qualités essentielles, savoir celle de la *Convenance* & de la *Disconvenance*, (à prendre ces mots dans la même étendue de signification qu'on donne à l'adjectif *convenable.*) qui consistent dans la proportion ou la disproportion de l'affection avec la cause ou les circonstances qui l'excitent ; qualité qui rend les actions dignes de louange ou de blâme; & celle du mérite & du démérite qui consistent dans la nature bien ou malfaisante des effets que l'affection se propose ou tend à produire; qualité qui rend les actions dignes de récompense ou de châtiment; qu'en conséquence la premiere Partie traite du fondement des jugemens que nous portons de la convenance des actions & qui se trouve dans la sympathie que nous avons avec les motifs & les affections de l'agent, premier principe; la deuxieme du fondement des jugemens que nous portons du mérite & du démérite des actions, & qui se trouve dans notre sympathie avec les affections de celui qui reçoit le bénéfice ou le préjudice de l'action, second principe; que ces deux principes distingués par M. Smith dans leur objet n'en font cependant réellement qu'un dans leur nature, puisque c'est toujours la sympathie, ou autrement nos affections correspondantes ; qu'après avoir montré dans ces deux parties comment nous jugeons des actions d'autrui, M. Smith fait voir dans la troisieme, comment nous jugeons de notre propre conduite & y développe un troisieme principe très-important différent de la sympathie, mais qui la suppose & qui est le sentiment du devoir; qu'il examine dans la quatrieme Partie, un quatrieme principe moins fort & moins puissant, mais qui ne laisse pas d'influer beaucoup sur nos sentimens moraux, savoir l'impression que nous fait la beauté résultante de l'apparence d'utilité; que la cinquieme de l'influence de la coutume & de la mode, ne découvre pas un nouveau principe & n'est qu'un développement du quatrieme, en ce que la coutume & la mode affectent nos jugemens & nos sentimens concernant toute espece de beauté; enfin que la sixieme prouve que tous les systêmes de philosophie morale qui ont eu quelque réputation ressortissent à quelqu'un des quatre principes établis par l'Auteur dont la pénétration & le bon sens exquis, se font surtout admirer dans ce morceau qui est un modèle achevé d'ordre & de netteté & de bonne & sage critique.

Tel est, en effet, le plan de l'Ouvrage qu'il eût suffi, je crois, d'exposer pour faire appercevoir la liaison & l'enchaînement des parties qui le composent. Il est d'ailleurs rempli de beautés de détail, & les plus clairvoyans y trouveront telle idée si juste, si neuve, si profonde, si riche, si propre à mettre l'ame en repos, qu'ils la préféreront peut-être à des Volumes entiers & estimés qui ont paru sur la matiere. Mais si quelques-unes de ces beautés ne peuvent être senties que par les habiles gens, il y en a quantité d'autres qui sont à la portée du commun des Lecteurs.

Je vous prédis donc, avec assurance, que M. Smith sera regardé, même en France, comme le grand Anatomiste du cœur humain, & son Livre comme un trésor où l'on ira puiser les véritables notions du bien & du mal moral, du juste & de l'injuste, de l'indécent & de l'honnête. Dieu merci nous ne sommes encore ni assez légers, ni assez corrompus pour ne pas rendre justice à un ouvrage où il semble que la raison & la vertu donnent elles-mêmes des leçons pour nous apprendre à juger sainement de nous & des autres, à penser virilement, à contribuer au bonheur de nos semblables sans compromettre le nôtre, à mettre de la dignité dans toute notre conduite, en un mot, à nous rendre vraiment heureux en nous rendant vraiment estimables.

La Vraie Philosophie, par M. l'Abbé M***, ancien Professeur de Philosophie au Collége de Toulouse; Ouvrage propre à tous ceux qui cherchent à s'instruire de bonne-foi & principalement à ceux qu'une vaine Philosophie commenceroit à séduire; ils seront frappés de la lumiere qu'on leur présente, & reconnoîtront le précipice qu'on creuse sous leurs pas, *vol. in-8. rel.* 5 liv.

L'Art de bien Parler & de bien Ecrire en François, ou *les Règles de l'Eloquence*, développées par les principes de la Rhétorique latine & soutenues d'exemples choisis, tirées des Poëtes & des Ecrivains les plus célèbres.

Auquel on a joint deux Traités, l'un du style Epistolaire, l'autre des Passions examinées dans leurs rapports avec la Rhétorique, par M. B***, *vol. in-12. rel.* 3 liv.

Rien de plus nécessaire aux jeunes Gens de l'un & de l'autre sexe, rien de plus utile aux personnes susceptibles d'une noble émulation, que l'étude d'un Art, dont les principes certains enseignent à parler & à écrire avec facilité, délicatesse, pureté, discernement, justesse, solidité & élégance; c'est précisément le but que l'Auteur s'est proposé en donnant cet Ouvrage au Public, & qu'il a rempli.

L'Existence de Dieu démontrée par les Merveilles de la Nature; Ouvrage où, après avoir mis dans le plus grand jour les preuves de l'Existence & des Perfections de Dieu que l'Univers présente, on répond aux Philosophes de nos jours qui ont tâché de les affoiblir, par M. Bullet, &c. *vol. petit in-8.* 3 liv.

Lu & approuvé : ce 11 Mars 1775. CRÉBILLON.
Vu l'Approbation, permis d'imprimer ce 12 Mars 1775. LE NOIR.

De l'Imprimerie de J. G. CLOUSIER, rue Saint-Jacques, 1775.